

Marie Darrieussecq

Être ici est une splendeur

Vie de Paula M. Becker

**MARIE
DARRIEUSSECQ**

P.O.L

Être ici est une splendeur

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

TRUISMES, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, 1998

LE MAL DE MER, 1999

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS, 2001

LE BÉBÉ, 2002

WHITE, 2003

LE PAYS, 2005

ZOO, 2006

TOM EST MORT, 2007

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 2008

TRISTES PONTIQUES d'Ovide, *traduction*, 2008

LE MUSÉE DE LA MER, *théâtre*, 2009

RAPPORT DE POLICE, *essai*, 2010

CLÈVES, 2011

IL FAUT BEAUCOUP AIMER LES HOMMES, prix Médicis, prix
des prix, 2013

chez d'autres éditeurs

CLAIRE DANS LA FORÊT, éditions Des femmes, 2004

PÉRONILLE LA CHEVALIÈRE, Albin Michel Jeunesse,
illustrations de Nelly Blumenthal, 2008

Marie Darrieussecq

Être ici est une splendeur

Vie de Paula M. Becker

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2016
ISBN : 978-2-8180-3906-9
www.pol-editeur.com

« Être ici est une splendeur. »
Rilke, *Élégies de Duino*

I

Elle a été ici. Sur la Terre et dans sa maison.

Dans sa maison on peut visiter trois pièces. Leur accès est limité par des rubans de velours rouge. Sur un chevalet, une reproduction de son dernier tableau, un bouquet de tournesols et de roses trémières.

Elle ne peignait pas que des fleurs.

Une porte peinte en gris, fermée à clef, menait à un étage où j'imaginai des fantômes. Et quand on sortait de la maison, on les voyait, Paula et Otto, les Modersohn-Becker. Pas des fantômes mais des monstres, en habit d'époque, très kitsch à la fenêtre de leur maison de morts, par-dessus la rue, par-dessus nos têtes de vivants. Un couple de mannequins de

cire, d'une laideur bicéphale à la fenêtre de cette jolie maison de bois jaune.

★

L'horreur est là avec la splendeur, n'éluons pas, l'horreur de cette histoire, si une vie est une histoire : mourir à trente et un ans avec une œuvre devant soi et un bébé de dix-huit jours.

Et sa tombe : elle est horrible. À Worpswede, village confit dans le tourisme. Le Barbizon de l'Allemagne du Nord. L'ami sculpteur, Bernhard Hoetger, qui y va de son monument. Une grande stèle de granit et de briques : une femme à demi nue, allongée, plus grande que nature, un bébé nu assis sur son ventre. Comme si le bébé était mort aussi, mais il n'est pas mort : Mathilde Modersohn a vécu quatre-vingt-onze ans. Le monument est désormais abîmé par le temps, par le vent et la neige de Worpswede.

Paula Modersohn-Becker écrivait dans son journal, le 24 février 1902, cinq ans avant sa mort : « J'ai souvent pensé à ma tombe... Elle ne doit pas avoir de tertre. Il faut juste un rectangle avec des œillets blancs autour. Et autour encore, un modeste sentier de graviers, lui aussi bordé d'œillets, et un treillis de bois, tout simple, pour porter l'abondance de roses. Et il y

aurait un petit portail pour que les gens me rendent visite, et au fond un tranquille petit banc pour que les gens s'assoient. Ce serait dans le cimetière de notre église de Worpswede, le long de la haie qui donne sur les champs, dans la partie ancienne, pas à l'autre bout. Peut-être aussi, à la tête de ma tombe, deux petits genévriers, et entre les deux une tablette de bois noir avec juste mon nom, pas de date, pas d'autres mots. C'est comme ça qu'il faudrait que ce soit... Et je voudrais peut-être aussi qu'il y ait un bol où les gens déposeraient des fleurs fraîches. »

Les gens qui vont la voir déposent les fleurs entre les genoux du bébé. Il y a des rosiers, oui, et des arbustes. Au centre de l'épithaphe sculptée dans le granit, le mot GOTT se détache en lettres majuscules. Un ami germanophone reconnaît un verset biblique, le 8:28 des Romains : « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment DIEU. » Pour elle qui ne cite jamais le nom de Dieu, sauf quand elle lit Nietzsche.

Cette anticipation de la tombe : est-ce si bizarre, à vingt-six ans? Otto a perdu sa première et jeune épouse : est-ce que la deuxième et jeune épouse n'a pas un pincement au cœur, en convolant avec ce veuf? « J'ai porté de la bruyère sur la tombe de la femme qu'il appela un jour son amour. »

Les « prémonitions » de Paula l'ont figée en personnage romantique : la Jeune fille et la Mort. Dans ses très jeunes années, quand elle décrit les tableaux qu'elle a en tête, elle hésite à peindre des danses ou des funérailles, blanc éclatant et rouge assourdi... « Et si seulement l'amour veut bien éclore pour moi, avant que je m'en aille ; et si je peux peindre trois bons tableaux, alors je m'en irai contente, des fleurs dans les cheveux. »

★

Paula est jeune éternellement. Il reste d'elle une douzaine de photos.

Petite, menue. Les joues rondes. Des taches de rousseur. Un chignon flou, la raie au milieu. « D'un or florentin », dira Rilke.

Sa meilleure amie, Clara Westhoff, écrit le souvenir de leur rencontre en septembre 1898 : « Elle tenait sur ses genoux une bouilloire en cuivre qu'elle venait de faire réparer pour son emménagement. Elle était là, assise sur le tabouret des modèles, et me regardait travailler. La bouilloire avait la couleur de ses beaux cheveux épais [...], contrepoint à son visage léger et pétillant, avec son nez joliment courbe et finement dessiné. Elle levait la tête avec une expression de plai-

sir, comme faisant surface, et du fond de ses yeux sombres et brillants elle vous regardait avec intelligence et joie. »

★

Un dimanche du mois d'août 1900, les deux amies sont ensemble, c'est le soir, Paula essaie de lire mais lève souvent les yeux, il fait trop doux, la vie est trop belle, il faut aller danser. Mais où? Les deux jeunes filles, robe blanche à manches courtes, taille prise et chevilles cachées, errent dans le village désert. Le ciel est rouge sur Worpswede. La colline avec l'église domine le pays très plat. Une inspiration – elles grimpent au clocher... s'emparent des cordes, sonnent la grande et la petite cloche.

Scandale. L'instituteur accourt et s'enfuit en les reconnaissant : les deux jeunes bourgeoises, les deux artistes! Le pasteur, hors d'haleine, siffle « Sacrosantum! ». Une petite foule s'amasse dans l'église. Les Brünjes, propriétaires de l'atelier de Paula, inventent un alibi : « Fräulein Westhoff et Fräulein Becker? Impossible, elles étaient à Brême! » Martin Finke, le fermier, jure qu'il aurait donné cinq sous pour être là. Et la petite bossue qui pèle les patates dans l'arrière-cuisine, hilare à écouter le récit de l'exploit.